Forêt obscure

NICOLE KRAUSS

Forêt obscure

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Paule Guivarch

ÉDITIONS DE L'OLIVIER

Ce livre est une œuvre de fiction. Les références à des individus, des événements, des établissements, des organisations ou des endroits réels visent seulement à créer une impression d'authenticité et sont utilisées de façon fictive. Tous les autres personnages, incidents et dialogues proviennent de l'imagination de l'auteure et ne doivent en aucun cas être considérés comme réels.

L'édition originale de cet ouvrage a paru
chez Bloomsbury en 2017,
sous le titre : *Forest Dark*.

ISBN 978.2.8236.0924.0

© Nicole Krauss, 2017

© Éditions de l'Olivier pour l'édition en langue française, 2018.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À mon père
ולג בֵּ"א

La mise au ban du Paradis est, dans sa majeure partie, éternelle : donc la mise au ban du Paradis est certes définitive et la vie dans ce monde inévitable, mais l'éternité du processus rend tout de même possible que non seulement nous puissions être au Paradis en permanence mais qu'en plus nous y soyons effectivement en permanence, indifférent du fait que nous le sachions ici ou pas[1].

Kafka

1. Franz Kafka, *Les Aphorismes de Zürau*, Paris, Gallimard, « Arcades » (n° 99), 2010. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

I

AYEKA

À l'époque de sa disparition, Epstein habitait depuis trois mois à Tel-Aviv. Personne n'avait vu son appartement. Sa fille Lucie lui avait rendu visite avec ses enfants, mais Epstein les avait installés au Hilton et les y rejoignait au moment des somptueux petits-déjeuners où il se contentait d'avaler quelques gorgées de thé. Lorsque Lucie lui avait demandé s'ils pouvaient aller chez lui, il s'était dérobé, prétextant la petitesse et la modestie des lieux, peu dignes, lui avait-il dit, de recevoir des invités. Encore mal remise du récent divorce de ses parents, elle l'avait regardé en plissant les yeux – rien, chez Epstein, n'avait jamais été petit ni modeste –, mais, malgré ses doutes, elle avait dû accepter, comme elle avait accepté tous les changements intervenus dans la vie de son père. Pour finir, ce furent les policiers qui firent entrer Lucie, Jonah et Maya dans l'appartement de leur père, situé dans un immeuble délabré près de l'ancien port de Jaffa. La peinture s'écaillait et la douche se déversait directement dans les toilettes. Un cafard traversa fièrement le sol carrelé. Ce n'est que lorsque le policier l'écrasa sous son pied que Maya, la plus jeune et la plus intelligente des enfants d'Epstein, s'avisa qu'il était peut-être le dernier à avoir vu son père. Si Epstein avait vraiment vécu ici – les seules choses qui semblaient l'indiquer étaient des livres gondolés par l'air humide entrant par une fenêtre ouverte et un flacon de comprimés de Coumadine qu'il prenait depuis la découverte, cinq ans plus tôt, d'une fibrillation auriculaire. On ne pouvait dire que le logement fût sordide, mais il était pourtant plus proche des taudis

de Calcutta que des appartements dans lesquels ses enfants et lui avaient résidé sur la côte amalfitaine ou au cap d'Antibes. Encore que, comme eux, celui-ci avait vue sur la mer.

Ces derniers mois, Epstein avait été difficile à joindre. Ses réponses ne tombaient plus à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit. Si, auparavant, il avait toujours eu le dernier mot, c'était parce qu'il ne s'était jamais abstenu de répondre. Mais peu à peu, ses messages s'étaient faits plus rares. Le temps entre eux s'allongeait parce qu'il s'était allongé en lui : les vingt-quatre heures qu'il remplissait autrefois avec tout ce que l'on pouvait imaginer avaient fait place à une échelle de plusieurs milliers d'années. Famille et amis s'étaient habitués à ses silences sporadiques. Aussi, quand il cessa de répondre pendant la première semaine de février, personne ne s'en inquiéta. Finalement, ce fut Maya qui, s'éveillant une nuit, sentit frémir le fil invisible qui la reliait encore à son père et demanda au cousin d'Epstein d'aller voir si tout allait bien. Moti, qui avait reçu de lui plusieurs milliers de dollars, caressa les fesses de sa maîtresse endormie dans son lit, alluma une cigarette et glissa ses pieds nus dans ses chaussures car, bien qu'il fût minuit passé, il était ravi d'avoir une bonne raison de parler à Epstein d'un nouvel investissement. Mais, une fois arrivé à l'adresse de Jaffa qu'il avait griffonnée sur une paume, il rappela Maya. Il devait y avoir une erreur, lui dit-il, car il était impossible que son père vive dans un pareil trou à rats. Maya téléphona alors à Schloss, le notaire d'Epstein, le seul à savoir encore quelque chose, mais celui-ci lui confirma l'adresse. Lorsque Moti finit par réveiller la jeune locataire du deuxième étage en maintenant un doigt boudiné sur la sonnette, elle confirma qu'Epstein vivait bien au-dessus de chez elle depuis quelques mois, mais ajouta qu'elle ne l'avait plus vu ni entendu depuis des jours, en fait, car elle s'était accoutumée au bruit de ses pas, la nuit, au-dessus de sa tête. Bien qu'elle ne pût le savoir au moment où elle s'entretenait, ensommeillée, sur le pas de la porte avec le cousin à moitié chauve de son voisin du dessus, l'intensification rapide des événements qui suivirent habituerait

la jeune femme au bruit des nombreuses allées et venues de gens s'évertuant à retrouver la trace d'un homme qu'elle connaissait à peine mais dont elle avait fini par se sentir curieusement proche.

La police ne mena l'enquête qu'une demi-journée avant que celle-ci fût reprise par le Shin Bet. Shimon Peres en personne appela la famille pour dire qu'il était prêt à remuer ciel et terre. Le chauffeur de taxi qui avait pris Epstein en charge six jours plus tôt fut activement recherché et soumis à un interrogatoire. Terrorisé, il sourit du début à la fin, laissant apparaître une dent en or. Plus tard, il conduisit les agents du Shin Bet à la route longeant la mer Morte et, après une certaine confusion due à la nervosité, réussit à localiser l'endroit où il avait déposé Epstein : une intersection proche des collines dénudées situées à mi-chemin entre les grottes de Qumrân et Ein Gedi. Les équipes de recherche se déployèrent à travers le désert, mais ne découvrirent que le porte-documents marqué au chiffre d'Epstein, vide, ce qui, selon Maya, ne faisait qu'accentuer la probabilité de sa transsubstantiation.

Durant ces jours et ces nuits, rassemblés dans la suite du Hilton, ses enfants passèrent sans cesse de l'espoir à la tristesse. Il y avait toujours un téléphone en train de sonner – Schloss à lui seul en gérait trois – et ils se raccrochaient chaque fois aux dernières informations reçues. Jonah, Lucie et Maya apprirent ainsi sur leur père des choses qu'ils ne connaissaient pas.

Mais en définitive, ils n'en surent pas davantage sur ce que tout cela signifiait ni ce qu'il était advenu de lui. Au fil des jours, les appels téléphoniques s'étaient espacés sans produire de miracle. Peu à peu, ils se firent à une réalité nouvelle dans laquelle leur père, en général si ferme et résolu, les laissait face à un dernier acte d'une totale ambiguïté.

On fit venir un rabbin qui leur expliqua en anglais, avec un fort accent, que, selon la loi juive, on devait être absolument sûr d'une mort avant de pouvoir procéder aux rites de deuil. Lorsqu'il n'y avait pas de cadavre, un témoin du décès était considéré comme suffisant. Et même sans cadavre ni témoin, on pouvait se contenter

de signaler que la personne avait été tuée par des voleurs, noyée, ou emportée par une bête sauvage. Mais dans le cas présent, il n'y avait ni cadavre, ni témoin, ni signalement. Pour autant que l'on sache, aucun voleur ni aucune bête sauvage. Seulement une inexplicable absence, là où s'était autrefois trouvé leur père.

Difficile à imaginer, mais ils en vinrent à trouver cette fin adéquate. La mort était trop étriquée pour Epstein. À la réflexion, même pas une réelle possibilité. Vivant, il avait toujours pris toute la place. Il n'était pas d'un gros gabarit, seulement impossible à contenir. Il était excessif, débordait sans cesse de lui-même et donnait libre cours à tout : passion, colère, enthousiasme, mépris des autres et amour de l'humanité tout entière. Le débat était le moyen d'expression qu'il avait toujours connu et il en avait besoin pour se sentir vivant. Il se brouillait avec les trois quarts des gens qu'il avait un temps fréquentés. Les amis qu'il gardait étaient, eux, au-dessus de tout soupçon et Epstein les aimait à jamais. L'approcher, revenait à être soit écrasé, soit follement exalté. On peinait à se reconnaître dans ses descriptions. Il avait une foule de protégés. Il s'infiltrait en eux et eux grandissaient sans fin, comme tous ceux qu'il choisissait d'aimer. Ils finissaient par voltiger dans les airs à l'instar des ballons lâchés pendant la parade de Thanksgiving des magasins Macy's. Mais un beau jour, ils se prenaient dans les hautes branches éthiques d'Epstein et éclataient. Dès cet instant, leurs noms étaient frappés d'anathème. Dans ses habitudes inflationnistes, Epstein était profondément américain, mais pas dans son mépris des frontières ni dans son tribalisme. Il était autre chose, et cette autre chose créait sans cesse des malentendus.

Et pourtant il avait eu l'art d'attirer les gens, de les gagner à sa cause, de les abriter sous le large auvent de ses principes. Brillamment illuminé de l'intérieur, il répandait cette lumière autour de lui avec l'aisance de celui qui n'a nul besoin de lésiner ni d'économiser. Près de lui on ne connaissait pas l'ennui. Il se montrait tour à tour enjoué, puis sombre, puis enjoué de nouveau, s'échauffait

vite, était impitoyable, mais n'était jamais moins que totalement captivant. Il était d'une curiosité sans bornes et lorsque quelque chose ou quelqu'un l'intéressait, il poussait très loin ses investigations. Il était toujours persuadé que tout le monde porterait le même intérêt que lui à ces sujets. Mais rares étaient ceux qui possédaient son ardeur. C'étaient toujours ses compagnons qui, à la fin d'un dîner, insistaient pour quitter la table ; Epstein les suivait alors à l'extérieur du restaurant, fendant l'air d'un doigt, fermement décidé à les convaincre.

Il avait toujours été au sommet en tout. S'il ne possédait pas les capacités naturelles, il dépassait ses limites par la seule force de la volonté. Jeune homme, par exemple, il n'avait rien d'un orateur car il zézayait. Il n'était pas non plus d'une nature sportive. Mais, avec le temps, il avait fini par exceller dans ces deux disciplines. Il vainquit son zézaiement. Ce n'était qu'en tendant l'oreille au maximum que l'on parvenait à détecter un défaut d'articulation, là où il avait effectué l'opération nécessaire. D'autre part, de nombreuses heures passées au gymnase, tout comme à développer un instinct retors et féroce, avaient fait de lui un champion de catch poids léger. Lorsqu'il se trouvait face à un mur, il se précipitait contre lui à maintes reprises, se relevant à chaque fois, jusqu'au jour où il passait carrément à travers. Cette immense dépense d'énergie était perceptible dans tout ce qu'il faisait, mais ce qui aurait pu sembler laborieux chez quelqu'un d'autre apparaissait chez lui comme une forme de grâce. Enfant, ses ambitions étaient déjà gargantuesques. Dans la rue de Long Beach, à Long Island, où il grandit, Epstein recevait d'une dizaine de maisons une rémunération mensuelle en échange de laquelle il proposait ses services, vingt-quatre heures sur vingt-quatre, avec un plafond de dix heures par mois, présentés sur une liste toujours plus longue qu'il envoyait en même temps que la facture (entretien de pelouse, promenade de chien, lavage de voiture, jusqu'au débouchage de toilettes, car il était dépourvu de la commande qui semblait couper tout élan chez les autres). Il allait crouler sous l'argent parce que telle était

sa destinée. Longtemps avant qu'il épousât une grosse fortune, il savait déjà exactement comment la dépenser. À treize ans, il acheta avec ses économies un foulard de soie bleue qu'il portait avec la même aisance que ses copains leurs baskets. Combien de gens savent dépenser leur argent ? Sa femme, Lianne, avait toujours été allergique à sa fortune familiale, qui la paralysait et la réduisait au silence. Elle avait passé ses jeunes années à tenter d'effacer ses pas dans des jardins à la française. Mais Epstein lui apprit à dépenser. Il acheta un Rubens, un Sargent et une tapisserie de Mortlake. Il accrocha un petit Matisse dans son bureau. Sous une ballerine de Degas, il s'asseyait les fesses à l'air. Il ne s'agissait pas pour lui de se montrer grossier ni hors de son élément. Epstein était très civilisé. Pas raffiné, non – il n'avait aucun désir de se débarrasser de ses impuretés –, mais il avait fini par acquérir un excellent vernis. Il ne voyait rien dans le plaisir dont on dût avoir honte. Le sien était vaste et réel, si bien qu'il se sentait à l'aise parmi les choses les plus délicates. Chaque été, il louait le même « minable » castel à Grenade, où l'on pouvait laisser traîner les journaux par terre et mettre les pieds sur les meubles. Il choisit un endroit sur le plâtre du mur pour marquer au crayon la croissance de ses enfants. Vers la fin de sa vie, le nom de ce lieu lui mettait la larme à l'œil – il y avait fait de telles erreurs, gâché tant de choses, et pourtant, là où ses enfants s'étaient amusés en toute liberté à l'ombre des orangers, il avait réussi quelque chose.

Mais une espèce de dérive avait fini par s'opérer. Par la suite, quand ses enfants y repensaient et essayaient de saisir ce qui s'était passé, ils voyaient que le début de sa transformation coïncidait avec sa perte d'intérêt pour le plaisir. Un fossé s'était ouvert entre Epstein et son bel appétit, qui avait reculé au-delà de l'horizon que chaque homme porte en lui. Il tournait désormais le dos à ses acquisitions d'une exquise beauté. Il lui manquait ce qu'il fallait pour harmoniser l'ensemble, ou du moins n'en avait-il plus l'ambition. Les tableaux restèrent encore aux murs un moment, mais il n'y prêtait plus guère attention. Ils continuaient à mener leur

propre existence et à rêver à l'intérieur de leurs cadres. Quelque chose en lui avait changé. L'énergie tempétueuse d'Epstein ne soufflait plus en rafales. Un calme profond, insolite, s'était abattu sur toute chose, comme cela se produit avant l'arrivée de phénomènes météorologiques violents. Puis le vent tourna et s'engouffra en lui.

C'est à ce moment-là qu'Epstein se mit à se dépouiller de ses biens. D'abord une petite maquette de Henry Moore dont il fit cadeau à son médecin qui l'avait admirée lors d'une visite. Depuis son lit où le retenait la grippe, Epstein indiqua au Dr Silverblatt le placard dans lequel il trouverait le papier bulle. Quelques jours plus tard, il enleva sa chevalière de son petit doigt et la lâcha dans la main de Haaroon, son concierge ébahi, en guise de pourboire. Inclinant son poignet nu dans la lumière automnale, il se sourit à lui-même. Peu après, il fit don de sa Patek Philippe. « J'aime bien ta montre, oncle Jules », lui avait dit son neveu, alors Epstein avait défait la boucle du bracelet en crocodile et la lui avait tendue. « J'aime bien aussi ta Mercedes », ajouta le neveu, sur quoi Epstein s'était contenté de sourire en tapotant la joue du garçon. Mais il redoubla très vite d'efforts. Donnant plus loin, plus vite, il se mit à se déposséder avec la même fougue que celle avec laquelle il acquérait jadis. Les tableaux partirent les uns après les autres dans des musées ; il avait inscrit le numéro du service d'emballage dans le répertoire d'appels abrégés sur son téléphone et savait que tel employé aimait les sandwichs de pain de seigle à la dinde, tel autre les sandwichs de Bologne, si bien que ceux-ci, déjà livrés, les attendaient à leur arrivée. Lorsque son fils Jonah, tout en essayant de ne pas paraître vénal, tenta de le détourner de cette philanthropie, Epstein lui dit qu'il se dégageait un espace de réflexion. Si Jonah lui avait fait remarquer qu'il avait toujours été un penseur rigoureux, Epstein lui aurait peut-être expliqué que cette pensée-ci était d'une nature tout à fait différente, à savoir une réflexion qui ne connaissait pas dès le départ son objet. Une réflexion sans espoir de résultat. Jonah – qui avait tant de choses sur le cœur qu'un soir, lors d'une visite privée aux nouvelles galeries grecques et romaines

du Met, Epstein, planté devant un buste du deuxième siècle, y avait vu son premier-né – ne lui avait répondu que par un silence offensé. Comme pour tout ce que faisait Epstein, Jonah vit, dans la cession délibérée de ses biens, un véritable affront et une raison supplémentaire de lui en vouloir.

À part cela, Epstein ne fit aucun effort pour expliquer sa conduite à quiconque, excepté une seule fois, à Maya. Arrivée treize ans après Jonah et dix après Lucie, à une époque moins turbulente et troublée de la vie d'Epstein, Maya considérait son père sous un autre jour. Il n'y avait entre eux aucune gêne. Au cours d'une promenade dans le nord de Central Park, là où les glaçons pendaient des grands affleurements de schiste, il avoua à sa benjamine qu'il commençait à étouffer sous le poids de toutes les choses qui l'entouraient. Qu'il éprouvait un désir irrésistible de légèreté. C'était, il s'en apercevait seulement maintenant, une valeur qui lui avait été étrangère toute sa vie. Ils s'arrêtèrent devant le lac supérieur recouvert d'une mince couche de glace verdâtre. Quand un flocon de neige atterrit sur les cils noirs de Maya, Epstein l'essuya délicatement avec le pouce et Maya imagina son père, mitaines aux mains, descendant Upper Broadway en poussant un chariot de supermarché vide.

Il avait envoyé les enfants de plusieurs amis à l'université, fait livrer des réfrigérateurs, payé une paire de hanches artificielles à l'épouse du vieux concierge de son cabinet. Il alla même jusqu'à verser un acompte pour l'achat d'une maison destinée à la fille d'un vieil ami ; pas n'importe quelle maison, une grande bâtisse de style néoclassique avec des arbres centenaires et tant de pelouses que la nouvelle propriétaire, surprise, ne savait qu'en faire. Il interdit à Schloss – son notaire, exécuteur testamentaire et confident de longue date – d'intervenir. Schloss avait eu autrefois un client atteint du même syndrome de générosité absolue, un milliardaire qui avait distribué toutes ses maisons l'une après l'autre et, pour terminer, le sol sous ses pieds. C'était une sorte d'addiction, dit-il à Epstein, qu'il pourrait bien finir par regretter. Après tout, il

n'avait pas encore soixante-dix ans et pouvait vivre trente années de plus. Mais Epstein avait semblé à peine l'écouter, de même qu'il ne l'avait pas écouté quand celui-ci lui avait expliqué avec véhémence pourquoi il ne devrait pas laisser partir Lianne avec toute sa propre fortune, de même que, quelques mois plus tard, il n'avait pas écouté quand Schloss avait de nouveau tenté de le dissuader, cette fois de quitter le cabinet dont il était l'associé depuis vingt-cinq ans. Assis de l'autre côté de la table, Epstein s'était contenté de sourire et de changer de sujet pour l'entretenir de ses lectures qui avaient récemment pris un tour mystique.

Cela avait commencé, dit-il à Schloss, avec un livre que Maya lui avait offert pour son anniversaire. Elle lui offrait toujours des livres bizarres ; il n'en lisait que certains, ce dont elle ne semblait jamais prendre ombrage. Naturellement libre d'esprit, elle était tout le contraire de son frère, Jonah, et s'offusquait rarement de quoi que ce soit. Epstein, qui avait ouvert le livre un soir sans intention de le lire, avait été happé par une force quasi magnétique. C'était l'œuvre d'un poète israélien d'origine polonaise, mort à soixante-six ans, c'est-à-dire deux ans plus jeune qu'Epstein à ce moment-là. Mais le mince ouvrage autobiographique, testament d'un homme face à Dieu, avait été écrit lorsque le poète n'avait que vingt-sept ans. Il avait été bouleversé, dit Epstein à Schloss. À vingt-sept ans, lui-même était aveuglé par son ambition et son appétit de succès, de richesse, de sexe, de beauté, d'amour, et de toutes sortes de grandeurs, mais aussi de réalité quotidienne, de tout ce qui était visible, reniflable, palpable. Quelle eût été sa vie s'il s'était tourné avec la même intensité vers l'univers spirituel ? Pourquoi s'était-il si totalement fermé à lui ?

Pendant qu'il parlait, Schloss avait embrassé du regard ses yeux vifs et ses cheveux argentés retombant sur le col de la chemise – chose étonnante, Epstein ayant toujours été extrêmement soucieux de sa mise. Il était connu pour poser au serveur la question suivante : « Qu'avez-vous à dire du steak par opposition à ses concurrents ? » Mais ce jour-là, la sole resta

sur l'assiette, intacte, démentant son bel appétit habituel. Ce n'est que lorsque le serveur vint lui demander si quelque chose n'allait pas qu'Epstein se rappela la nourriture, se contentant de la pousser de-ci de-là du bout de sa fourchette. De l'avis de Schloss, ce qui était arrivé à Epstein – le divorce, la retraite, le délitement et la disparition des choses – provenait non pas d'un livre, mais plutôt de la mort de ses parents. Pourtant, après avoir installé Epstein à l'arrière de la berline sombre qui attendait devant le restaurant, Schloss s'immobilisa un instant, la main sur le toit de la voiture. Regardant la silhouette, étrangement imprécise dans l'obscurité intérieure, il se demanda un instant si son client de longue date n'était pas victime de quelque chose de plus grave – une espèce de désordre neurologique, peut-être, susceptible d'évoluer de façon tragique avant d'être diagnostiqué comme maladie. À l'époque, Schloss avait repoussé cette idée, mais plus tard il y vit une prémonition.

Effectivement, ayant pendant presque un an taillé dans les possessions de toute une vie, Epstein en avait atteint le fond. Et là, il s'était heurté au souvenir de ses parents qui, rejetés après la guerre sur les rivages de la Palestine, l'avaient conçu sous une ampoule électrique grillée qu'ils n'avaient pas les moyens de changer. À l'âge de soixante-huit ans, après avoir dégagé un espace de réflexion, il fut englouti par cette obscurité, profondément ému par elle. Ses parents l'avaient emmené, lui, leur fils unique, en Amérique et, après avoir appris l'anglais, avaient repris les engueulades entamées dans d'autres langues. Plus tard, sa sœur Joanie était arrivée mais, enfant rêveuse et indifférente, elle avait refusé de mordre à l'hameçon, si bien que le combat était resté triangulaire. Ses parents se criaient dessus et lui criaient dessus, et il criait à son tour sur l'un ou l'autre ou sur les deux à la fois. Lianne, sa femme, n'avait jamais pu s'habituer à un amour d'une telle violence, encore qu'au début, issue d'une famille qui réprimait jusqu'à ses éternuements, elle avait été séduite par son impétuosité. Aux premiers jours de leur relation, Epstein lui avait dit que la brutalité et la

tendresse de son père lui avaient appris qu'il est impossible de réduire les gens à une formule, leçon qui l'avait guidé toute sa vie et, pendant longtemps, Lianne considéra la complexité d'Epstein et sa résistance à toute catégorisation comme des choses à aimer. Mais elles avaient fini par l'épuiser, ainsi qu'elles en avaient épuisé bien d'autres, sauf ses parents à lui, qui étaient restés ses infatigables adversaires et qui, se disait parfois Epstein, s'étaient obstinés à rester en vie uniquement pour le tourmenter. Il avait veillé sur eux jusqu'à la fin de leurs jours, qu'ils terminèrent dans un appartement de standing acheté à Miami par ses soins, et pourvu de moquettes dans lesquelles ils s'enfonçaient jusqu'aux chevilles. Mais il n'avait jamais été en paix avec eux, et ce n'est qu'après leur mort – sa mère ayant suivi son père à trois mois d'intervalle –, et après s'être débarrassé de presque tout ce qu'il possédait, qu'il éprouva un vif sentiment de regret. L'ampoule nue s'allumait et s'éteignait en crachotant derrière ses paupières irritées quand il essayait de dormir. Il n'y arrivait pas. S'était-il par hasard dépouillé de son sommeil en même temps que du reste ?

Il voulait faire quelque chose au nom de ses parents. Mais quoi ? Sa mère avait suggéré un banc commémoratif dans le petit parc où elle allait souvent s'asseoir, tandis qu'à l'étage, son père rendait l'âme en présence de Conchita, l'infirmière à demeure. Grande lectrice, sa mère emportait toujours un livre avec elle au parc. Les dernières années, elle s'était plongée dans Shakespeare. Un jour, Epstein l'avait entendue conseiller à Conchita de lire *Le Roi Lear*. « Ça existe sûrement en espagnol », avait-elle ajouté. Tous les après-midi, quand le soleil n'était plus au zénith, sa mère descendait par l'ascenseur avec une édition à gros caractères d'une des pièces du chantre d'Avon dans le sac imitation Prada qu'elle avait acheté – malgré les protestations d'Epstein qui voulait lui en acheter un vrai – à un Africain sur la plage. (Qu'avait-elle besoin d'un vrai sac griffé ?) Le parc était délabré, les équipements de jeu couverts de déjections de mouettes séchées, mais, de toute façon, il

n'y avait personne de moins de soixante-cinq ans dans le voisinage susceptible de grimper dessus. Sa mère parlait-elle sérieusement lorsqu'elle avait évoqué le banc, ou l'avait-elle proposé avec son ironie habituelle ? Epstein n'aurait su le dire, mais il commanda pour ce parc de Floride sordide un banc d'ipé capable de supporter le climat tropical et portant une plaque de cuivre sur laquelle étaient gravés ces mots : À LA MÉMOIRE D'EDITH, « EDIE » EPSTEIN. « MES RÉPONSES NE SONT PAS LÀ POUR TE FAIRE PLAISIR[1]. » – WILLIAM SHAKESPEARE. Il laissa au gardien colombien de l'immeuble de ses parents deux cents dollars pour l'astiquer deux fois par mois en même temps que les cuivres du hall. Mais quand celui-ci lui envoya par SMS une photo du banc soigneusement fourbi, Epstein estima que c'était pire que s'il n'avait rien fait. Il se rappelait les coups de téléphone de sa mère, quand il la laissait longtemps sans nouvelles, qui, d'une voix enrouée par soixante ans de cigarettes, citait Dieu disant à Adam déchu : « *Ayeka ?* » (Où es-tu ?) Mais Dieu, lui, savait où se trouvait Adam.

La veille du premier anniversaire du décès de ses parents, Epstein décida deux choses : prendre un crédit hypothécaire de deux millions de dollars sur son appartement de la Cinquième Avenue et partir pour Israël. Emprunter était nouveau pour lui, mais Israël était un lieu qu'il avait souvent visité au fil des années, attiré là-bas par tout un réseau d'allégeances. Il s'installait rituellement dans le grand salon du quinzième étage du Hilton, où il recevait la visite d'une cohorte d'amis, de parents et d'associés, intervenant dans tout, distribuant de l'argent, des opinions, des conseils, résolvant de vieux conflits et en créant de nouveaux. Cette fois, cependant, il donna l'ordre à son assistante de ne pas remplir son planning ainsi qu'elle en avait l'habitude mais de prendre des rendez-vous avec les bureaux du développement du centre médical Hadassa, l'institut Weizmann et l'université Ben-Gourion, afin d'explorer

1. William Shakespeare, *Le Marchand de Venise*, Paris, Le Livre de Poche, 2008.

les possibilités d'une donation au nom de ses parents. Le reste de son temps devait demeurer libre, lui dit Epstein. Peut-être louerait-il une voiture pour visiter des régions où il n'avait pas mis les pieds depuis longtemps, comme il l'avait souvent envisagé sans jamais le faire, trop occupé qu'il était à se disputer, à s'impliquer outrageusement, à ne jamais s'arrêter. Il voulait revoir le lac de Tibériade, le Néguev et les collines rocheuses de Judée. Le bleu minéral de la mer Morte.

Levant les yeux pendant qu'il parlait, Sharon, son assistante, vit sur le visage familier de son patron quelque chose qu'elle ne reconnut pas. Si elle en fut un peu troublée, c'est uniquement parce que ce qui faisait d'elle une employée qualifiée – et elle avait à cœur de l'être –, c'était de savoir ce que voulait Epstein et la façon dont il aimait que les choses soient faites. Ayant survécu à ses accès de colère, elle avait pris conscience de la générosité sous-tendant le caractère emporté d'Epstein et c'est par sa loyauté qu'il avait fini par gagner la sienne.

La veille de son départ pour Israël, Epstein assista à une petite manifestation avec Mahmoud Abbas, organisée à l'hôtel Plaza par le Centre pour la paix au Proche-Orient. Une cinquantaine de dirigeants de la communauté juive américaine avaient été invités à s'asseoir avec le président de l'Autorité palestinienne venu à New York pour s'adresser au Conseil de sécurité des Nations unies et qui avait accepté d'apaiser les craintes des Juifs en déjeunant avec eux. Il fut un temps où Epstein eût accueilli l'invitation avec enthousiasme. Il y aurait foncé et joué les importants. Mais où cela pouvait-il le mener à présent ? Que pouvait lui dire l'homme de Safed à la carrure impressionnante qu'il ne sût déjà ? Il était fatigué de tout cela, fatigué du blabla et de l'intérêt de pure forme – aussi bien le sien que celui des autres. Lui aussi désirait la paix. Ce n'est qu'à la dernière minute qu'il changea d'avis et envoya un SMS à Sharon qui dut se démener pour récupérer sa place au détriment d'une délégation retardataire du ministère des Affaires

étrangères. Il avait renoncé à beaucoup de choses mais n'avait pas encore perdu sa curiosité. De toute façon, il serait à deux pas du Plaza, au cabinet des notaires de la banque où, auparavant, il devait signer, malgré les adjurations de Schloss, les papiers concernant l'emprunt sur son appartement.

Et pourtant, dès qu'il fut assis à la longue table, serré au milieu des porte-drapeaux de son peuple occupés à tartiner leurs petits pains de beurre à la ciboulette, tandis que le Palestinien à la voix mélodieuse parlait de la fin du conflit et des revendications, il regretta d'avoir changé d'avis. La pièce était exiguë, il n'y avait aucun moyen de s'échapper. Jadis il l'aurait fait. Pas plus tard que l'année précédente, à un dîner officiel en l'honneur de Shimon Peres à la Maison-Blanche, il s'était levé pour aller pisser en plein milieu de l'interprétation de *Tempo di Minuetto* par Itzhak Perlman. Combien d'heures de sa vie avait-il passées à écouter Perlman ? Une semaine entière ? Les services secrets s'étaient précipités vers lui. Une fois le président installé, personne n'était autorisé à quitter la pièce. Mais quand un besoin naturel surgit, tous les hommes sont égaux. « Une urgence, messieurs », avait-il dit en bousculant les hommes en noir. Quelque chose avait cédé – comme tout avait toujours cédé devant Epstein – et il avait été escorté aux toilettes, à la barbe des militaires en uniforme à boutons de cuivre. Mais le besoin de s'affirmer l'avait à présent abandonné.

On servit la salade César, le moment des discours arriva et la voix retentissante de Dershowitz – « Mon vieil ami, Abou Mazen » – résonna. À la droite d'Epstein, l'ambassadeur d'Arabie saoudite tripotait son micro sans fil, incapable d'en comprendre le fonctionnement. De l'autre côté de la table, Madeleine Albright était assise, la paupière lourde, tel un lézard au soleil, rayonnant d'intelligence intérieure. Elle aussi était absente, absorbée par des sujets de nature métaphysique, sembla-t-il à Epstein qui éprouva soudain le désir de la prendre à part pour discuter avec elle de ces préoccupations plus profondes. Il tapota la poche intérieure

de son veston, à la recherche du petit livre relié en tissu vert usé offert par Maya pour son anniversaire, et qu'il portait toujours sur lui depuis un mois. Mais il n'était pas là, il avait dû le laisser dans son pardessus.

C'est alors que, ressortant la main de sa poche, Epstein remarqua pour la première fois du coin de l'œil l'homme grand et barbu, vêtu d'un costume sombre et coiffé d'une large kippa noire, qui se tenait debout à l'écart du groupe, pas assez éminent pour avoir eu le droit de s'asseoir à la table. Un léger sourire soulignait les petites rides autour de ses yeux et, les bras croisés sur sa poitrine, il donnait l'impression de contenir une bouillonnante énergie. Cependant, Epstein sentit qu'il ne s'agissait pas là d'une maîtrise de soi dictée par l'humilité, mais d'autre chose.

Les dirigeants de la communauté juive américaine continuaient à dérouler leurs questions qui n'en étaient pas. Les salades furent enlevées par les serveurs indiens et remplacées par du saumon poché. Enfin vint le tour d'Epstein de prendre la parole. Penché en avant, il actionna l'interrupteur du micro, déclenchant un bruit de parasites qui fit sursauter l'ambassadeur d'Arabie saoudite. Dans le silence qui s'ensuivit, Epstein regarda les visages pleins d'attente tournés vers lui. Il n'avait pas du tout songé à ce qu'il allait dire et son esprit, qui avait toujours soigneusement visé sa cible à la façon d'un drone, divaguait à présent en toute tranquillité. Il parcourut lentement la table des yeux. Les visages des participants, qui ne savaient comment répondre à son silence, le fascinèrent soudain. C'était leur embarras qui le fascinait. Était-il autrefois insensible à la gêne des autres ? Non, le terme insensible était trop fort. Mais il n'y avait guère prêté attention. Il les regardait à présent baisser le nez sur leurs assiettes et s'agiter sur leurs sièges, jusqu'au moment où la présidente de séance finit par intervenir. « Si Jules – Mr Epstein – n'a rien à ajouter, nous allons poursuivre avec… » mais elle fut obligée de se retourner, interrompue par une voix derrière elle.

« S'il passe son tour, je veux bien le prendre. »

Cherchant l'origine de l'intervention, Epstein rencontra le regard perçant du colosse à la kippa noire en tricot. Il s'apprêtait à lui répondre quand celui-ci le coupa de nouveau : « Monsieur le président Abbas, merci d'être venu. Pardonnez-moi : à l'instar de mes collègues, je n'ai pas de question à vous poser mais simplement quelque chose à dire. »

Des rires de soulagement parcoururent la salle. Sa voix portait si bien qu'elle semblait rendre les micros inutiles.

« Je suis le rabbin Menachem Klausner et je vis en Israël depuis vingt-cinq ans. Je suis le fondateur du Guilgoul, un programme destiné aux Américains venus à Safed pour étudier le mysticisme juif. Je vous invite tous à vous informer sur notre programme, peut-être même à vous joindre à l'une de nos retraites – nous avons atteint le nombre de quinze participants par an et sommes en pleine expansion. Monsieur le président Abbas, ce serait pour nous un honneur de vous accueillir, encore que vous connaissiez, bien sûr, mieux que la plupart d'entre nous, la sublimité de Safed. »

Le rabbin se tut et lissa sa barbe luisante.

« En écoutant parler mes amis, une histoire me revient à l'esprit. Une leçon, plutôt, que le rabbin nous avait dispensée à l'école. Un vrai *tsadik*, celui-là, l'un de mes meilleurs professeurs. Sans lui, ma vie aurait été bien différente. Il nous lisait la Torah en classe. Ce jour-là, c'était la Genèse, et quand il est arrivé à la phrase : "Le septième jour, Dieu acheva son œuvre", il s'est arrêté et a levé les yeux. Avions-nous remarqué quelque chose d'étrange ? Il attend une réponse. Nous nous grattons la tête. Tout le monde sait que le septième jour est le Shabbat. Alors en quoi est-ce étrange ?

« "Ah, ah !" s'exclame le rabbin en se levant d'un bond de son siège, comme il le fait chaque fois qu'il est excité. "Ça ne dit pas que Dieu s'est reposé le septième jour ! Simplement qu'*il acheva son œuvre*. Combien de jours lui a-t-il fallu pour créer les cieux et la terre ?" questionne-t-il. "Six", répondons-nous. "Alors pourquoi n'est-il pas dit que Dieu a achevé son œuvre *à ce moment-là* ? Qu'il l'a achevée le *sixième* jour et s'est reposé le septième ?" »

Epstein regarda autour de lui en se demandant où il voulait en venir.

« Eh bien, le rabbin nous dit que les anciens sages, réunis pour tenter de comprendre le problème, ont conclu qu'il avait dû également y avoir un acte de création le septième jour. Mais lequel ? Les océans et la terre existaient déjà. Le soleil et la lune aussi. Les plantes, les arbres, les animaux et les oiseaux. Même l'homme. Que pouvait-il donc bien manquer à l'univers ? interrogèrent les sages. Enfin, un vieil érudit grisonnant qui s'asseyait toujours dans un coin de la pièce a pris la parole. "La *menucha*", a-t-il dit. "Quoi ?" ont fait les autres. "Parle plus fort, on ne t'entend pas. – Avec le Shabbat, Dieu créa la *menucha*, a déclaré le vieil érudit, et alors le monde fut complet." »

Madeleine Albright repoussa sa chaise et se dirigea vers la sortie, accompagnée par le bruissement de son tailleur-pantalon. L'orateur demeura imperturbable. L'espace d'un instant, Epstein pensa qu'il allait même s'emparer de la chaise qu'elle venait de quitter, de la même façon qu'il s'était emparé du tour de parole auquel Epstein avait renoncé. Mais il resta debout afin de mieux dominer l'assemblée. Ceux qui étaient proches de lui avaient peu à peu reculé leurs sièges afin de lui faire plus de place.

« "Alors, que signifie *menucha* ?" nous demande le rabbin. La bande de gosses remuants que nous sommes regarde par la fenêtre, avec un seul désir : jouer au ballon dans la cour. Personne ne parle. Le rabbin attend, et lorsqu'il apparaît qu'il ne nous donnera pas la réponse, un gamin au fond de la classe, le seul qui porte des chaussures cirées et rentre toujours directement chez sa mère après l'école, le descendant au énième degré du vieil érudit grisonnant qui avait l'ancienne sagesse de s'asseoir à l'écart, ouvre la bouche. "Le repos", dit-il. "Le repos ! s'exclame le rabbin, postillonnant comme il le fait quand il s'enflamme. Mais pas seulement ! Parce que la *menucha* ne signifie pas uniquement le repos après le travail. La détente. Ce n'est pas juste le contraire du labeur et de l'effort. S'il a fallu un acte de création particulier pour que cette notion

voie le jour, c'est sans nul doute qu'il s'agissait de quelque chose d'extraordinaire. Ce n'était pas le négatif d'une chose déjà existante mais une entité unique, positive, sans laquelle l'univers serait incomplet. Non, pas seulement la détente, continua le rabbin. Mais la tranquillité ! La sérénité ! Le repos ! La *paix*. Un état sans conflits, sans combats. Sans peur ni défiance. *Menucha*. L'état dans lequel l'homme reste immobile."

« Abou Mazen, si je puis me permettre… » Klausner baissa la voix et rajusta la kippa qui avait glissé à l'arrière de son crâne. « Dans cette classe d'enfants de douze ans, personne n'avait compris ce que voulait dire le rabbin. Mais je vous le demande : quelqu'un ici présent comprend-il mieux ? Comprend-il cet acte de création qui se distingue de tous les autres, le seul qui n'a pas instauré quelque chose d'éternel ? Le septième jour, Dieu créa la *menucha.* Mais il la voulut fragile. Incapable de durer. Pourquoi ? Pourquoi, alors que tout ce qu'il a créé est indifférent au temps ? »

Klausner s'interrompit, embrassant la salle du regard. Son front immense luisait de transpiration, même si, par ailleurs, il ne montrait aucun signe de fatigue. Epstein se pencha en avant, attendant la suite.

« C'est donc à l'Homme qu'il incombe de la recréer sans cesse, dit-il enfin. De recréer la *menucha*, afin de s'assurer qu'il n'est pas un spectateur de l'univers, mais un participant. Que, sans ses actions, l'univers que Dieu nous a destiné demeurera incomplet. »

Un applaudissement isolé et tiède retentit au fond de la salle. Quand, aucun autre ne se joignant à lui, il cessa, le chef des Palestiniens commença à parler, s'arrêtant pour permettre à son interprète de transmettre son message relatif à ses huit petits-enfants qui avaient tous fréquenté le camp des Semences de la paix, au fait de vivre côte à côte, d'encourager le dialogue et de nouer de nouvelles relations. Il fut suivi par quelques derniers orateurs, puis le colloque se termina, chacun se leva et Abbas serra une rangée de mains tendues tout en longeant la table pour sortir de la pièce, escorté par sa suite.